

Étienne Beaulieu, Hélène Dorion et Carol Bernier, Mathieu Arsenault

Yvon Paré

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2015). Compte rendu de [Étienne Beaulieu, Hélène Dorion et Carol Bernier, Mathieu Arsenault]. *Lettres québécoises*, (157), 35–36.



ÉTIENNE BEAULIEU

Trop de lumière pour Samuel Gaska

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2014, 114 p., 20 \$.

Comment atteindre l'absolu ?

J'ai souvent eu l'impression en lisant ce récit de m'avancer dans un talus si dense qu'il devenait impossible de bouger. Les phrases vous accrochent comme des fleurs de bardane et vous retiennent.

Les parents de Samuel Gaska viennent de Pologne. Ils ont rêvé l'Amérique, imaginé leur fils en musicien. Une manière peut-être de s'approprier un territoire, une langue et un continent. Le père a travaillé sans rechigner en usine. Une vie humble, de misère ravalée. Les parents n'ont jamais pu voir cette Amérique dont ils parlaient en Silésie. À Montréal, le rêve s'est effacé.

On peut penser que Samuel s'est intégré comme on le souhaite pour les arrivants. Il faut du temps pourtant avant de sentir un continent ou un pays. Le jeune garçon ne s'est jamais senti chez lui et n'a vécu que la solitude avec des parents un peu anachroniques. La musique aurait pu devenir un ancrage et un refuge.

J'ai consacré ma vie entière à la musique, mais je voudrais vous raconter comment elle en est venue à me sembler un mensonge et toute forme d'art avec elle. Je sais maintenant que la véritable musique n'apparaît que si l'on dépose l'archet sur la table ou lorsque les mains s'éloignent du piano un instant, quand les bruits de notre cacophonie humaine s'éteignent et laissent émerger aux oreilles de ceux qui peuvent les entendre les sons réels que produisent les véritables puissances de ce monde. (p. 9)

Il manque une qualité d'être, une partie d'âme à Samuel. Il est demeuré quelque part, entre deux, sans jamais parvenir à s'accrocher.

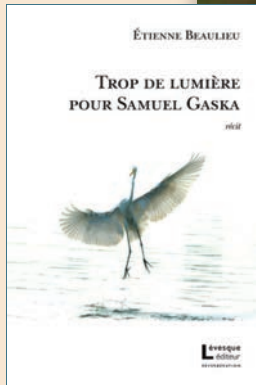
La musique

La musique le hante, une musique faite de silence et de méditation pour échapper au temps et s'approprier l'espace. L'art permet peut-être de tromper cette réalité, mais il n'est pas dit qu'il invente un monde où il est possible de vivre.

Mais au milieu de mes notes, une nuée de cris disgracieux m'avait sorti de cette torpeur : avant de nous quitter, les dieux nous avaient envoyé leurs messages. Impossible de ne pas aller à la rencontre des outardes étalées dans la baie, de ne pas frissonner, comme à tous leurs passages, de ce sentiment d'incompréhensible qui les accompagnait. Il me semblait en les regardant traverser le ciel voir une forme de vie très ancienne qui menaçait de perdurer encore. (p. 45)

La lumière qui se dégage de ce récit fascine, le silence et l'espace avalent tout, les oiseaux qui voguent sur le continent, les grandes outardes qui ponctuent les saisons, donnent un langage au printemps et à l'automne.

Être et ne pas être en somme. Samuel réussira peut-être à trouver un sens à sa vie après un long séjour en prison.



ÉTIENNE BEAULIEU

Un récit d'une force étonnante. Le sentiment que les paragraphes devenaient des pièges qui me forçaient à me définir. J'ai dû souvent m'arrêter, me pencher sur une phrase, la retourner dans tous les sens avant de continuer.

Un récit qui vous pousse à la limite du senti et du vécu. Une expérience que seule la littérature permet. Un texte incroyablement dense.



HÉLÈNE DORION ET CAROL BERNIER

Nous ne sommes pas seules...

Trois-Rivières, Art le Sabord, coll. « Excentriq », 2014, 120 p., 24,95 \$.

Deux artistes se croisent et s'inventent

Carol Bernier et Hélène Dorion dans *Nous ne sommes pas seules...* décident d'unir leurs voix et leur art pour créer une œuvre originale.

Il arrive parfois que deux formes d'expression se rejoignent et permettent de prendre une direction inattendue. Je pense à Denise Desautels qui s'est livrée à cet exercice à quelques reprises en visitant certaines installations. Une recherche de l'autre, un retour vers soi, une révélation peut-être. Le texte devient la référence et tente de percer certains mystères. La rencontre de deux créateurs finit toujours par donner une œuvre originale et inventive.

Dorion et Bernier ont décidé de faire plus, d'aller l'une vers l'autre, de prendre une même direction, de s'obliger au questionnement et à la réflexion.

Mais nous voulions, Hélène et moi, créer ensemble un « terrain de jeu » dans lequel nous puiserions l'inspiration pour notre livre. L'idée principale était donc d'avoir une inspiration commune sans partir de l'univers particulier de l'une ou de l'autre, mais bien de ce que nous sommes « l'une avec l'autre et l'une pour l'autre ». Tout était ouvert. Nous avons amorcé le mouvement par l'envoi postal d'objets, une boîte vide, une image ou un texte, le seul but étant d'installer un dialogue créatif. Aussi, depuis des mois, nous échangeons des artefacts. Ce sont tous ces objets, ces emballages, ces œuvres, ces textes qui seront le point de départ de notre livre d'artiste. (p. 56)

Les lettres

Et pourquoi ne pas se confier dans un échange épistolaire ! Les deux femmes se livrent comme elles ne le font peut-être pas dans la vie. Elles racontent ce qu'elles ressentent devant un tableau ou un poème, cherchent, hésitent et trouvent l'élan ou le rythme. Toutes deux tournent autour de cette pulsion créatrice qui soulève l'être et le propulse dans une autre dimension. Des moments émouvants, uniques, où elles expriment ce qu'elles ont de plus personnel. Elles se veulent dans une dimension qui est l'une et l'autre, dans des textes qui se répondent.

J'apprends la patience, et plus de patience encore. J'apprends l'amour, et plus d'amour encore. Je commence à voir devant, et ce livre nouveau en témoigne. Combien de silence pour quelques mots?... Et le vent tiendra-t-il ? Et les vagues hautes ? Et les nuits, seule en pleine mer ? (p. 68)

On les suit malgré les bousculades de la vie. Les voyages sont nombreux et épuisants dans le cas d'Hélène Dorion. Je ne pensais pas que cette poète était aussi sollicitée dans le monde. Tout comme Carol Bernier, qui doit répondre à des demandes d'exposition. La vie d'artiste est constituée de travail, de questionnements, de réponses qui ne satisfont jamais, de réclusion aussi. C'est certainement ce qui fait la beauté des choses et de



CAROL BERNIER ET HÉLÈNE DORION

ce livre magnifique. Voilà un petit bijou visuel, un objet que l'on fréquente avec respect. Nous avons ici l'art de l'édition dans toute sa magie.

Des âmes

Des âmes se retrouvent dans le temps et l'espace, touchent l'essence de la création et tentent de se dire sans rien dissimuler. Une façon de devenir humaine, vibrante, consciente de cette existence qui permet toute chose. J'ai oublié souvent ma lecture pour regarder autour de moi, me demander ce qui me fait fréquenter les mots tous les jours et vouloir les plier à ma manière. Une rencontre dans l'essentiel, loin des amusements que notre époque affectionne particulièrement. Un livre qui vous saisit, comme quelqu'un qui s'approche et vous regarde dans les yeux en vous demandant qui vous êtes et pourquoi vous respirez.



MATHIEU ARSENAULT

La vie littéraire

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2014, 112 p., 17,95 \$.

Écrire envers et contre tous

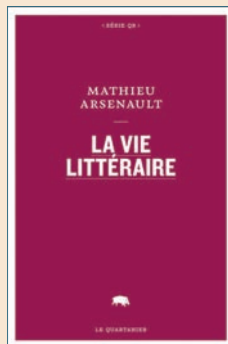
Le monde littéraire fascine même si les lecteurs se raréfient. Travail souterrain que celui du chasseur de mots, existentiel, fait de réclusions, de solitude et aussi de moments où tous les regards convergent vers vous.

Écrire dans un monde où les livres se multiplient comme les brioches dans les mains du magicien de la Dernière Cène. Un choix de vie, une manière de se donner de nouveaux yeux, d'empoigner ses jours pour les faire vibrer. L'écriture est peut-être une façon de se retirer du monde pour chercher à le comprendre. Écrire dans une sorte d'ascétisme. Je pense à Anne Hébert qui s'est tenue en marge toute sa vie et à Gabrielle Roy qui ne cédait aux mondanités qu'à son corps défendant.

J'étais curieuse et critique et jurée au prix littéraire des collégiens j'étais faite pour rire et chanter dans les camps de vacances je n'aime que la nuit je n'aime que le noir j'aime la photographie et essuie ces larmes en te regardant dans le miroir c'est pas beau une fille qui pleure c'est pas beau une fille qui se plaint c'est pas beau une fille qui constate que les lettres et les libraires sont sur leur déclin... (p. 34)

Maintenant, les écrivains font des affaires, organisent leurs séjours à l'étranger et planifient les rencontres.

Plusieurs ont écrit sur le travail de l'écrivain, mettant en lumière ses déboires, ses espoirs et ce monde où il est difficile de se tracer un chemin, où la célébrité est aussi rare que les millionnaires à la loterie. Il suffit de visiter un salon du livre pour constater que, pour deux vedettes, cent



MATHIEU ARSENAULT

inconnus font un exercice d'humilité dans les stands.

Manière

Les balises sautent et la pauvre fille se débat pour survivre. La ponctuation est placée en consigne et les mots s'agitent comme les étudiants dans les rues à l'époque heureuse des carrés rouges.

... il n'est plus possible d'être un personnage de roman qui va lire dans un café ou qui échappe son livre dans son bain on ne peut plus être maigre ou morte ou faible ou forte ou molle et virginia woolf ou les paysages qui défilent ou l'air salin ou le vent dans la face d'une chienne la tête sortie par la fenêtre d'une voiture qui s'en va au bord de la mer... (p. 17)

L'impression que tout glisse sous vos pieds. Heureusement, les fragments sont courts et permettent de reprendre son souffle.

Au lecteur d'imposer son rythme et sa manière dans cette folle exubérance. Voilà une tentative pathétique de traduire le monde avec ses couleurs, ses odeurs, ses colères et ses désespoirs. Un cri, un chant, une désespérance singulière dans un monde toujours à refaire et à dire.